

# Le lieutenant Conjo à Gallipoli en 1915

Les cérémonies mémorielles sur la « Grande Guerre » de 1914-1918 abondent depuis quelque temps. Les carnages qui se sont déroulés sur le front de l'Ouest, à Verdun ou sur la Somme, viennent de faire la une des journaux et sont l'occasion pour les gouvernements européens, français, allemand et britannique, de souligner la valeur de la paix dans une « Europe enfin unie ».

Du coup sont relégués au second plan les combats du front de l'Est, dans lesquels les Occidentaux ont également été engagés – dans les deux camps. Notamment durant la terrible bataille des Dardanelles (Gallipoli) en 1915. Les difficultés de relations avec le gouvernement turc n'ont pas conduit en 2015 aux mêmes manifestations à l'occasion du centenaire de la bataille, la Turquie ayant décidé de commémorer sa victoire aux Dardanelles, au moment de la commémoration du génocide arménien à Erevan.

Nous publions un récit inédit de la participation aux combats meurtriers de Gallipoli d'un sous-lieutenant français du 6<sup>e</sup> RICM, à partir d'archives familiales transmises par sa petite nièce, Nicole Proux. La lettre que le sous-lieutenant Conjo écrit à sa femme, pour rassurante qu'elle veuille être, évoque le carnage de l'artillerie et la sauvagerie des combats à l'arme blanche, dans lesquels Bertrand Tavernier aurait pu puiser des renseignements pour son film *Capitaine Conan*.

A. Dalançon



## CONJO Isidore, Etienne (1878-1925)

### Un « Marsouin » charentais du 3<sup>e</sup> RIC

Né le 18 octobre 1878 à Chaniers (Charente-Inférieure) d'un père employé des chemins de fer et d'une mère garde-barrière, Etienne Conjo, après des études secondaires, s'engage dans l'armée en 1899 pour la quitter rapidement, et se réengager dans le 3<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale stationné à Rochefort, qui devrait, pense-t-il, lui permettre de monter en grade plus rapidement.

Il participe au corps expéditionnaire français en Chine, de septembre 1903 à décembre 1906, est en Cochinchine d'août 1908 à juillet 1910, et fait la guerre du Tonkin de septembre 1911 à décembre 1913.

En août 1914, il est adjudant-chef et participe aux opérations dans le Nord de la France. Il est rapatrié à l'hôpital de la Marine de Rochefort en septembre pour maladie. En janvier 1915, il est sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> Bataillon des Tirailleurs sénégalais qui va faire partie du nouveau 6<sup>e</sup> Régiment mixte colonial de marche qui est envoyé en Turquie.

Alger, le 15 mai 1915

Ma cocotte jolie

Je t'ai annoncé que j'étais en route pour Alger en te disant de ne pas t'inquiéter. Je suis en effet en très bonne santé ou plutôt en excellent voie de guérison. J'ai été légèrement blessé au coude gauche à 6 kilomètres de Sedd el Baer (presqu'île de Gallipoli), et, comme on ne pouvait me garder là-bas, faute d'installation suffisante, on m'a expédié sur l'Algérie. Ma blessure est très légère, n'ayant fait qu'effleurer l'os et, dans quelques jours, je pourrai reprendre mon service. Reprendre mon service ? Oui ? Je n'en sais rien. Je ne puis connaître quelle destination on me donnera après ma sortie de l'hôpital. Irai-je à Lyon, au dépôt du 6<sup>e</sup> Colonial ou me fera-t-on retourner aux Dardanelles ? Je l'ignore. En attendant, il boit et mange bien l'enfant, entouré de soins par les nurses anglaises. Tu vas te demander sans doute comment il se fait que je suis en traitement chez les Anglais ? Tout simplement parce qu'il n'y avait plus de place dans les hôpitaux français et que nous avons accepté l'hospitalité anglaise. Je suis d'ailleurs très bien soigné.



Eugène Conjo s'est marié avec Emma Charrier, une sage-femme née en 1885, qui a fréquenté l'école protestante avec sa sœur, Renée. Elle était une femme émancipée qui fumait et portait le pantalon. Ils ont eu un fils né en 1908, qui intégrera Saint-Cyr mais mourra à 20 ans de la tuberculose contractée à l'École.

Fin février, Eugène écrit à Emma et sa belle-sœur Renée, qu'il embarque à Toulon le 28 février, à destination de Salonique pour aller à Mytilène.

Il participe ensuite au débarquement de diversion à la fin avril sur la côte asiatique du détroit. Puis son régiment est transféré sur la côte européenne (voir page suivante les renseignements sur les opérations). Au cours de très durs combats, il est blessé le 6 mai au bras et se retrouve dans un hôpital anglais à Alger, d'où il écrit cette lettre à sa femme, le 15 mai 1915.

Alger, le 15 mai 1915

Ma cocotte jolie,

Je t'ai annoncé que j'étais en route pour Alger en te disant de ne pas t'inquiéter. Je suis en effet en très bonne santé ou plutôt en voie de guérison. J'ai été légèrement blessé au coude gauche à 6 kilomètres de Sedd el Baer, presqu'île de Gallipoli, et, comme on ne pouvait me garder là-bas, faute d'installation suffisante, on m'a expédié en Algérie. Ma blessure est très légère, n'ayant fait qu'effleurer l'os et dans quelques jours, je pourrai reprendre mon service. Reprendre mon service ? où ? Je n'en sais rien. Je ne puis connaître quelle destination on me donnera après ma sortie de l'hôpital. Irai-je à Lyon, au dépôt du 6e colonial ou me fera-t-on retourner aux Dardanelles ? Je l'ignore. En attendant, il boit et mange bien l'enfant, entouré de soins par les nurses anglaises. Tu vas te demander sans doute comment il se fait que je suis en traitement chez les Anglais ? Tout simplement parce qu'il n'y avait plus de place dans les hôpitaux français et que nous avons accepté l'hospitalité anglaise. Je suis d'ailleurs très bien soigné.

Et maintenant que je te parle un peu des Dardanelles.

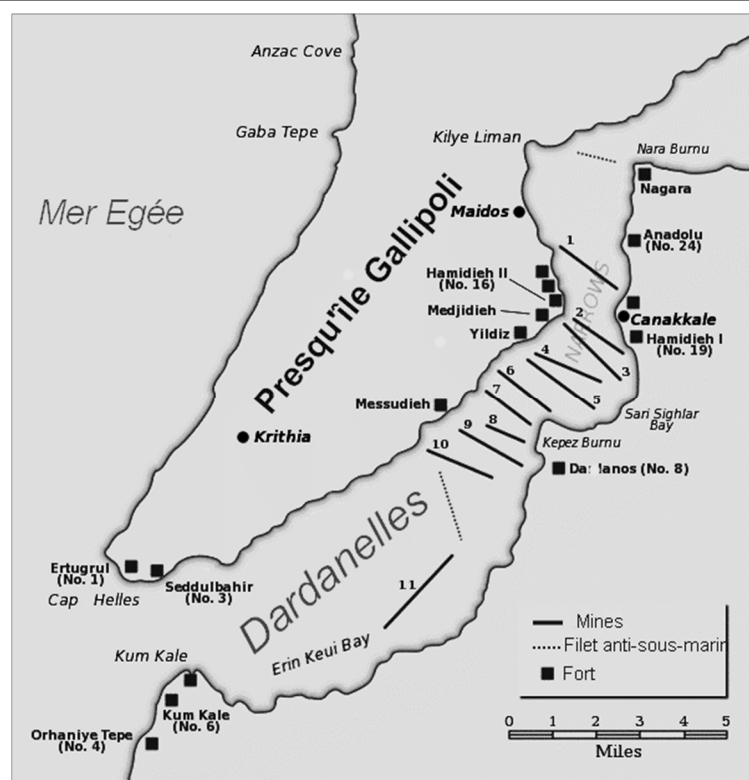
Le 24 avril au soir, le 6e colonial, mon régiment, recevait l'ordre de se tenir prêt à débarquer en Asie, à Kum Kalé, avec la mission suivante : faire croire à un débarquement sur la côte d'Asie et attirer les forces turques sur lui, pour permettre au débarquement principal de s'effectuer en toute sécurité sur la côte d'Europe, les batteries turques d'Asie pouvant, en raison de l'étroitesse des Dardanelles, tirer sur la côte européenne et, par conséquent, sur le point de débarquement. La mission était importante et surtout dure et la plupart d'entre nous pensaient bien n'en pas revenir. Ça a été beaucoup mieux que nous ne pensions et, notre mission terminée, nous avons pu nous retirer sans trop de mal.

Nous avons par la suite débarqué avec les camarades sur la côte européenne, presqu'île de Gallipoli. Ce n'est pas tout à fait la guerre en dentelles et l'avance dans ce pays, coupé de tranchées merveilleusement établies et bien garnies d'énormes fils de fer barbelés, sera très coûteuse.

Ce pauvre Pillard a disparu le 25 avril, mon capitaine a été tué le 4 mai et moi j'ai été blessé le 6. Ma compagnie a été particulièrement éprouvée tu vois et je ne sais ce qui s'est passé après mon départ. Je pense que ça a dû chauffer, car l'artillerie des alliés et les canons de la flotte ont fait un feu d'enfer, les 7 et 8 mai. Je t'affirme que ça tombait dur si l'on en juge par ce que nous voyions des bateaux.

En somme, je n'ai nullement à me plaindre ; je fais toujours partie de ceux qui ont de la chance et je n'ai attrapé qu'une simple égratignure, alors que pas mal de camarades sont restés là-bas pour toujours. J'ai pourtant assisté à des échauffourées terribles ; mais j'ai toujours eu la chance de m'en tirer. ►

## Repères sur la bataille des Dardanelles (19/02/1915-19/01/1916)



La Triple Entente a déclaré la guerre à l'Empire ottoman en novembre 1914. Le Premier lord de l'amirauté, Winston Churchill, lance le projet de forcer le détroit des Dardanelles, qui est réclamé aussi par La Russie.

Le 19 février une flotte franco-britannique bombarde les forts de l'entrée du détroit et occupe l'île grecque de Lemnos où une base est installée. Mais la flotte est bloquée par les tirs des forts du goulet de Canakkale. Le 18 mars, *l'Irrésistible* et le *Bouvet* sont coulés par des mines ainsi que le navire Anglais *Ocean* par l'artillerie turque. Le 25 avril les Britanniques débarquent sur la presqu'île de Gallipoli au cap Helles à Sedd ul Bahr avec la 1<sup>ère</sup> division française commandée par le général d'Amade, tandis que les Anzac (troupes australiennes et néo-zélandaises) débarquent plus au nord à Gaba Tépé. Les troupes débarquées se trouvent bloquées entre la mer et les collines tenues par les Ottomans.

Sur la côte asiatique, un détachement français du 6<sup>e</sup> RICM (où se trouve **E. Conjo**) est chargé d'une diversion. Il déloge les Turcs du fort Kum Kale à la baïonnette. L'opération a coûté 176 tués, 129 disparus et 471 blessés. Le détachement est rappelé en raison des pertes sévères des Britanniques, pour participer au combat sur la presqu'île de Gallipoli.

Le 1<sup>er</sup> mai, les Alliés arrivent à installer leur tête de pont, mais elle manque de profondeur et se trouve sous le feu des Turcs. Le 6 mai, le général en chef anglais, Hamilton, décide une attaque frontale par les Français et un débordement des Britanniques. C'est à ce moment qu' **E. Conjo** est blessé.

Mais c'est un échec. Une nouvelle division française arrive en renfort. De nouvelles actions sont lancées sur Kerevedere et sur l'Hacibaba avec de lourdes pertes pour la conquête de quelques mètres. Le général Gouraud prend le 14 mai le commandement des troupes françaises et y perd un bras.

Le 1<sup>er</sup> juin, le général Hamilton reprend l'offensive. Le 21 juin, le *Haricot*, ouvrage de défense turc, est enlevé définitivement par le 176<sup>e</sup> RI après avoir été pris et perdu au prix de lourdes pertes des deux côtés. Le 30 juin, le *Quadrilatère* est enlevé par la 2<sup>e</sup> division française. Le 6 août, afin de faciliter le débarquement de troupes fraîches, une attaque frontale sur le cap Helles et Sari-Bari est lancée par les Britanniques et Anzacs mais ils sont stoppés. La flotte, à suite de la perte de plusieurs bâtiments, se replie après le 27 août, privant les troupes à terre de la protection de son artillerie.

La liste des victimes s'allonge avec les chaleurs de l'été, la dysenterie, la soif. La retraite s'impose d'autant que des Ottomans ont l'avantage du nombre et de l'artillerie lourde. La situation dans les Balkans s'aggrave avec l'entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne de la Bulgarie. Deux divisions, la française du général Bailloud (c'est dans cette division que se retrouvera **E. Conjo**) et une Britannique, s'embarquent pour Salonique au secours de la Serbie

L'évacuation de la presqu'île de Gallipoli a lieu la nuit (100 000 hommes, 200 canons, 5 000 animaux) en décembre jusqu'au 9 janvier. L'expédition aura coûté la vie à 35 000 Britanniques, 11 500 Anzacs et 10 000 Français dans le camp des Alliés (188 000 hommes ont été mis hors de combat en comptant les blessés) et de 56 600 Turcs (175 000 avec les blessés). Les Turcs ont été sous-estimés, Mustafa Kemal, le futur président Ata-Turk, devient un symbole de la nation turque.

► Je n'ai eu qu'un seul jour, un léger mouvement d'appréhension. C'était le 4 mai au matin. Devant une attaque en masse des Turcs exécutée à la pointe du jour. Les compagnies qui étaient à la droite de la mienne avaient eu un recul qui d'ailleurs n'a pas duré 20 minutes. Que faire ? Les hommes me regardent pour savoir ce qu'il y a à faire. Je ne connais pas, même approximativement les forces turques qui s'avancent à ma droite et qui ont fait plier les compagnies voisines ; je puis être débordé et les Turcs peuvent se glisser derrière la ligne de ma compagnie. Mais, d'autre part, si je cède aussi sous la poussée, le mouvement de recul peut devenir général et le gain de quelques jours perdu en quelques instants. Je n'entends pas mon capitaine dont le poste de commandement est assez éloigné, à ma gauche. Je regarde le terrain devant moi. J'ai fait mettre la veille au soir de nombreux réseaux de fils de fer, les trois autres sections de la compagnie pourront arrêter facilement avec leur feu, les Turcs qui se trouvent en face : la décision est prise, nous resterons sur la ligne. Toutes ces réflexions n'ont pas duré je t'assure, et il me faut beaucoup plus longtemps pour te l'écrire. Je donne donc l'ordre suivant : « Mes enfants, nous resterons ici, coûte que coûte et nous y passerons jusqu'au dernier s'il le faut ; mais les Turcs ne passeront pas, nous vivants ». Mes braves Sénégalais ont compris. D'eux-mêmes, ils mettent leur baïonnette au canon : c'est le moyen de défense suprême. Les Turcs s'avancent en masse contre nos lignes. Je fais mettre ma section en potence et fais ouvrir un feu d'enfer sur l'ennemi. Ça tombe : c'est un plaisir. Mais voilà une contre-attaque française qui se dessine. Les Turcs surpris font demi-tour, tournent dans tous les sens et reviennent en tas sur le derrière de la compagnie. C'est un moment critique. Les enfants, tirez à bout portant et servez-vous de la baïonnette après. Mes Sénégalais ont compris. À côté de moi, mes deux sergents indigènes crient comme des possédés ; ils pleurent, ils rient, ils poussent des cris de guerre bambara, oudofou, toucouleur ; les hommes les imitent. Tout le monde est enragé et moi aussi. Je fais tourner mon fusil comme un casse-tête, le mécanisme ne fonctionnant plus. Ah ! je t'affirme que les Turcs sont bien reçus. À mesure qu'ils s'approchent de mes cinquante démons, ils sont fusillés à bout portant. Surpris d'abord, ils comprennent et ils se jettent dans notre tranchée même pour nous prendre d'enfilade. Je fais prendre à mes hommes une position oblique et les Turcs sont tués dans la tranchée. Alors, ils s'affolent, passent par-dessus notre tranchée et la longent pour éviter les fils de fer qui les embarrasseraient. Je fais revenir mes hommes dans la tranchée et fait tirer obliquement. Ça tombe toujours et nous éprouvons une joie féroce dans notre exaltation. Nous entendons la voix du 75, sa voix sèche et rageuse. Les Turcs aussi l'ont entendue et c'est le sauve-qui-peut général. Les obus arrivent dans le tas. On voit sauter les bras, les jambes. C'est la déroute complète et le commencement du succès qui

leur a coûté horriblement cher. C'est fini, les camarades qui avaient fléchi réoccupent la tranchée. Mais nous, nous sommes certainement plus fiers de tous : la 5e compagnie n'a pas bronché : un mort et un blessé et c'est tout. Le commandant du régiment est venu, a frappé dans les mains en criant « bravo, bravo » et les hommes sont heureux et maintenant allument leurs pipes, l'alerte est passée.

Le pauvre capitaine Coulon qui assistait à la scène derrière moi sans que je le voie était enchanté ; il s'est fait tuer d'une balle à la tête quelques instants après en allant voir un camarade à notre droite. J'ai proposé mes deux sergents pour la médaille militaire (on me les a tués le 6) et j'ai attrapé une grosse extinction de voix. Ça n'y paraît plus d'ailleurs depuis longtemps. Ce petit événement du combat, je te prie de le garder pour toi et de n'en rien dire. J'ai peut-être en l'occasion mérité une petite ligne de citation ; mais mes chefs sont juges et je ne demande rien. Donc ne parle à personne de cet épisode.

Le surlendemain, 6, alors que sous un feu d'enfer, je faisais avancer ma compagnie, j'ai été surpris par une douleur intolérable au coude. Je le croyais brisé complètement. J'ai eu une hémorragie abondante et j'ai dû passer le commandement de ma compagnie et me retirer. Ce n'était pas grave puisque je suis à peu près guéri, mais je l'ai échappé belle. J'ai reçu une balle dans mon étui de jumelles, une autre qui m'a coupé la banderole de ma musette, trois autres dans ma capote qui m'ont tranché la martingale. Et maintenant je me repose tranquillement sur un bon lit, à l'hôpital anglais situé Moustapha supérieur-Alger.

Ma jolie cocote adorée, c'est un petit homme bien portant, un peu malhabile du bras gauche qui t'embrasse de toutes ses forces. Embrasse bien notre Guitou pour moi ainsi que tout notre monde.

A toi tout, toujours

Ton Zozeau Chéry

Tu trouveras mon adresse sur l'enveloppe

Mille baisers

Etienne

Etienne Conjo poursuivra la guerre dans l'Armée d'Orient comme lieutenant jusqu'en 1918. Il sera cité à l'ordre de la 17<sup>e</sup> division coloniale en janvier 1917 et obtiendra la médaille d'or serbe pour la « Bravoure ».

Revenu au 3<sup>e</sup> RIC en 1919, Croix de guerre (étoile d'argent), il sera fait chevalier de la Légion d'honneur le 12 juillet 1921 et promu capitaine. Il ira en Algérie et Maroc de 1921 à 1923, recevra la médaille coloniale agrafe « Maroc ». Il meurt à 47 ans, le 2 mars 1925 à Vitry.